APPROCHES DU SENS. SENS ET REFERENCE
APPROACHES TO DICOURSE. SENSE AND REFERENCE

IRINA ANTOANETA IONESCU
Valahia University of Târgovişte
irinaionescu_fr@yahoo.fr
NEGUTA PANA
L'Institut d'Etudes et Ordre Publique, Bucarest
alinaneguta@gmail.com

*Abstract***:** Referring to the world represents an intrinsic property of language, whose ways of functioning need to be shown. It is therefore about the fact that the signs signify, considering that they reflect something different from their own presence. Consequently, the issue looks at showing how the fact of pointing to the world (not the world itself) is internal to the propositions and how the reference manifests itself and what signs have as a task to show its presence. The meaning of the lexical word (= its denotation, the whole of its semantic characteristics) has to be related to the discourse reference (= the fact of reflecting an extra-linguistic item – or rather a thought item – by the utterance).

Key-words: reference, meaning, proposition, sentence, utterance

INTRODUCTION

Dès les premiers essais de définition du sens (en logique ou en philosophie), tout en lisant la littérature de spécialité, il nous semble opportun, sinon nécessaire, de poursuivre le trajet théorique impliquant les concepts de « sens » et de « référence » traités en complémentarité l'un par rapport à l'autre. Nous avons choisi de procéder de la sorte pour montrer comment nous avons retenu, parmi les véritables et complexes démonstrations renvoyant à la philosophie du langage, les aspects (extra)linguistiques cohérents et pertinents pour notre démarche d'analyse textuelle et discursive à travers des approches didactiques.

1. SENS, RÉFÉRENCE, SIGNIFICATION

1.1. La terminologie de Frege

G. Frege considérait que chaque signe (qu'il appelle « mot ») présente un sens et une référence : « un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation » (M. Meyer, 1982 : 16). Pour lui, le sens du signe est « le mode de donation de l'objet », alors que la phrase possède un sens et une référence elle aussi : « la référence est ce qu'elle [la phrase - notre mention] dénote, à savoir un état (ou une valeur) de vérité, et ce qu'elle exprime comme sens est une pensée » (M. Meyer, 1982 : 16).

G. Frege met également en discussion le terme 'signification'. Nous nous concentrons donc sur cette terminologie tripartite (sens – signification – référence) pour comprendre quelles relations le fameux philosophe établit entre ces trois termes. Il met en discussion le contexte suivant : « la phrase déclarant le sens d'une autre phrase peut […] être proposée à sa place, puisqu'elle est identique à elle. « Jean est célibataire » veut dire qu'il n'a pas d'épouse, ce qui implique que, lorsque je parle des célibataires, je me réfère *eo ipso* aux non mariés. La signification est identité, donc substituabilité ; mais identité de quoi au juste ? […] de la référence. Ce qui diffère est le mode de présentation de cette référence unique, à savoir le sens. » (M. Meyer, 1982 : 16)

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)

En parlant de la signification, G. Frege (dont la théorie est analysée par M. Meyer, 1982) la voit comme le résultat de la corrélation entre *un* sens et *une* référence ; si deux expressions ont la même référence, elles auront alors la même signification. L'univocité dans le langage, continue-t-il, « tient à cette possibilité d'associer, pour chaque signe [1], son sens à sa référence ». (M. Meyer, 1982 : 17)

Pour mieux différencier entre sens et référence, le philosophe parle de cette dernière en termes de vérité, soulignant que la vérité de ce qu'il appelle un 'jugement' dépend des 'noms' qui le composent :

« Dès lors que la vérité d'un jugement dépend des noms qui le composent, et plus précisément du fait de leur référence, le jugement doit lui aussi avoir une référence qui dépende de la référence des noms ; d'où la généralisation de al distinction sens-référence. » (M. Meyer, 1982 : 17)

Compte tenu des remarques antérieures, nous faisons appel à ce que M. Meyer dit sur la théorie de G. Frege visant le sens, la référence et la signification : les mots, dit G. Frege, « n'ont de signification qu'au sein d'un proposition. […]. Si les noms ont un sens, ils n'ont donc pas de signification. On peut [se demander] si une réelle différence existe entre la référence et la signification, pour lesquelles G. Frege utilise souvent indifféremment le mot 'Bedeutung' (= signification, notre mention). » (M. Meyer, 1982 : 18). Il ressort, de ce que nous venons d'exposer, que 'signification' et 'sens' peuvent être facilement confondus ici par le lecteur débutant en la matière (la conséquence étant que certains auteurs soit utilisent ces notions de manière interchangeable soit renoncent à l'un en faveur de l'autre – tels A. Greimas, O. Ducrot). Mais nous allons maintenir cette différence, en mettant l'accent sur le terme 'sens' par rapport à 'signification', dont nous avons besoin comme point de départ pour révéler les implications - plus complexes que celles de la signification, à notre vue - du sens.

Ce que nous voulons cependant retenir de la théorie frégéenne c'est que le sens d'une proposition (terme renvoyant à la logique et dont nous nous servirons, nous aussi, dans nos démarches) est « la pensée [2] tandis que la référence en est une valeur de vérité, de telle sorte que le sens stipule les conditions de vérité : il asserte ce en vertu de quoi un jugement est vrai ou faux. Le vrai n'est pas affirmé au niveau de chaque proposition, mais il peut l'être sans que soit altérée la signification : « il pleut » ou « il est vrai qu'il pleut », ou « la proposition 'il pleut' est vraie » signifient la même chose.» (G. Frege, dans M. Meyer, 1982 : 18). Ici, selon l'auteur, la proposition peut être considérée comme un nom propre - on réfléchit sur cette proposition elle *se réfère* donc, cette référence étant 'la vérité'. Cette 'valeur de vérité' n'est pas altérée si l'on substitue un 'nom' à un autre, à condition que celui-ci ait la même référence.

1.2. Russell et Wittgenstein

Au fur et à mesure que nous avançons dans les théories du sens (à partir desquelles nous arriverons à des trames théoriques beaucoup plus complexes, mais qui se veulent cohérentes en même temps), les ambiguïtés conceptuelles et terminologiques diminueront. Il nous aurait été difficile d'ouvrir presque brutalement d'autres trajets analytiques, tels que ceux de B. Russell et de L. Wittgenstein, tant que G. Frege aura une influence sur la pensée ultérieure.

Ce qui est à ajouter à cette approche synthétique du sens et de la référence tels que G. Frege les a conçus c'est qu'il nous a fait avoir une vue métalinguistique [3] de l'activité linguistique, « qui ne fait guère question pour Frege, considère M. Meyer, alors qu'il s'agit là d'un point de vue philosophique dont la validité ne doit pas demeurer hors question. Le langage qui parle du langage pour dire de quoi il est fait et comment il fonctionne […] » (M. Meyer, 1982 : 23)

Même si G. Frege n'a pas montré une préoccupation pour point de vue de la réflexion propre au langage, le problème apparaîtra clairement, comme nous allons voir dans les lignes qui suivent, chez B. Russell et L. Wittgenstein. Nous avons la conviction que ces premières tentatives de faire connaissance des approches de la référence nous serviront de support théorique et méthodologique, parce nous voyons se préfigurer, avec les optiques de G. Frege, une *logique de la vérité* mais, encore plus relevant pour nous, c'est le fait de pouvoir découvrir que dans cette ligne de

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)

la logique et de la philosophie s'inscrit déjà une théorie du langage vue comme entretenant un rapport au monde et à la réalité, rapport qui filtre au niveau de la référence des noms constitutive de celle des propositions.

Une autre contribution à l'élucidation des théories du sens est celle des démonstrations de B. Russell. Celui-ci suit la lignée d'approche de G. Frege en ce qu'il considère que «l'intelligibilité est immanente au langage » et que « c'est la logique qui met en évidence les articulations de l'univocité derrière la polysémie de surface. » (G. Frege dans M. Meyer, 1982 : 25). Mais ce qui va différencier B. Russell et G. Frege - considère M. Meyer – est la construction logique du langage que B. Russell va mettre en œuvre. Ses démarches tendent à simplifier l'ancrage dans le réel. Il se demande s'il est nécessaire de différencier le sens de la référence d'un 'nom propre', puisque comprendre ce 'nom' implique simplement que l'on sache ce qu'il désigne. Pour comprendre un nom – soutient B. Russell – « il faut avoir été en contact direct avec ce dont il est le nom, et savoir qu'il est le nom de cette chose particulière. » (M. Meyer, 1982 : 27)

B. Russell semble ne pas faire la différence entre le sens et la référence de la proposition, alors que G. Frege marquait avec plus de rigueur la distinction entre langage-objet et métalangage [4]. Pour B. Russell, la proposition est symbole complexe. Cela veut dire qu'elle est analysable, décomposable en constituants et/ou en mots. Ce que nous pouvons observer quand même c'est que le philosophe renonce à la dualité sens-référence, en disant que la proposition est à la fois le sens de la phrase, une croyance et une valeur de vérité. Cela mène à des ambiguïtés qui éliminent la possibilité d'établir si une proposition est vraie ou fausse, donc elle n'a pas de signification.

Pour maintenir et avancer dans cette direction conceptuelle que nous venons d'exposer, nous faisons appel à L. Wittgenstein. Celui-ci, par ses démonstrations, pertinentes de notre point de vue, est plus convaincant que ses prédécesseurs, mais nous n'aurions pas pu nous débrouiller avec la complexité notionnelle et fonctionnelle du 'sens' et de la 'référence' sans avoir recours à ce que G. Frege (surtout) et B. Russell soutenaient. Cela parce que, nous allons voir, il est souvent préférable qu'on puisse mieux mettre en lumière une conviction à partis de contradictions manifestes entre les approches. Pour nous, il est bon d'avancer la nécessité de montrer comment les signes réfèrent, donc, comment le langage assume sa mission intrinsèque de se rapporter au monde, et cela est à trouver chez L. Wittgenstein. C'est peut-être la raison pour laquelle M. Meyer ressent l'impulsion de reprendre et d'expliquer en détail le rapport du sens à la référence, implicitement du langage au monde : « Le langage est comme un voile qui recouvre le monde d'une fine pellicule invisible : il ne *se* dit pas, il ne *se* voit pas, il est l'image du monde, il indique en étant ce qu'il est, il dit seulement le réel. La référence, qui elle se dit, est donc bien interne au langage, et ne requiert pas qu'on en sorte pour la connaître. » (M. Meyer, 1982 : 49)

Quand nous utilisons ici le mot de 'référence', il ne s'agit pas de suggérer que le réel est une composante de langage. Nous voulons simplement indiquer par là que le fait de se référer au monde est une propriété intrinsèque du langage, dont il s'agit de démonter les mécanismes. Il s'agit donc du fait que les signes signifient en tant qu'ils renvoient à autre chose qu'à eux-mêmes.

Par conséquent, la question est de montrer comment le rapport au monde (et non le monde en soi) est interne aux propositions et comment la référence est présente et quels signes ont pour mission de la rendre présente.

Le rapport au monde est donc, pour L. Wittgenstein, un fait de langage. La référence n'est pas au-delà du langage. La référentialité, comme possibilité d'atteindre le monde (= comprendre) est inscrite dans la proposition. La réalité est présente dans le *discours* [5] sous forme d'*extériorité indépassable*.

Pour ajouter un bref commentaire visant la différence entre sens et signification, nous disons, avec L. Wittgenstein, que « la signification d'une proposition est le fait qui lui correspond effectivement ». (M. Meyer, 1982 : 51)

La signification est donnée par les conditions de vérité. L'occurrence du fait n'ajoute rien à l'intelligibilité de la proposition, considère M. Meyer ; autrement, la compréhension des propositions éventuelles, fictives, ou 'dépassées', serait impossible. « La signification de 'il pleut'

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)

est la même qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas quand je l'énonce, et l'intelligibilité de cette proposition est indépendante de l'*occurrence* du fait. » (M. Meyer, 1982 : 51)

Si nous orientons notre discussion visant la référence, le sens et la signification en nous rapportant au sens, nous croyons à ce que M. Meyer montre en disant que si *p* et *~p* ont la même signification, elles n'ont pas le même sens. « Etant donné que l'on ne peut sortir du langage, le sens d'une proposition doit être implicite à celle-ci. […] Le sens ne se dit pas, il demeure implicite par rapport ce qui est dit dans la proposition. […] il dit se montrer au travers elle, mais il ne se *dit* pas, il est le non-dit […] ». (M. Meyer, 1982 : 51) Ceci appartient aux théories de B. Russell. L. Wittgenstein (élève de B. Russell) pense, à son tour, qu'un 'nom' n'a pas de sens (*Sinn*) par lui-même et que sa référence (*Bedeutung*) lui vient du fait qu'il est situé dans une proposition.

2. SENS ET « INTENTION »

Jusqu'à maintenant nous avons discuté des questions visant le 'sens' en permanente relation avec la notion de 'référence' ou de 'signification', tout en nous rapprochant du rapport linguistique-extralinguistique, que le philosophes, notamment L. Wittgenstein, considèrent comme le langage qui renvoie au 'monde'. Ceux-ci considéraient également que c'était la proposition qui renvoyait à la réalité, en fonction de laquelle elle se veut vraie ou fausse.

2.1. Le sens littéral

Lorsque nous utilisons la notion de 'sens littéral', nous voulons dire le sens qu'a la phrase, qui est celui que l'on signifie quand on l'énonce littéralement. Dans ce cas-là, l'auditeur/lecteur n'a pas à chercher un sens d'énonciation différent ou supplémentaire relativement à ce qui est dit dans la phrase. Mais cela ne veut pas dire – selon J. Searle – qu'il n'ait pas à recourir à une *information contextuelle* [6] (au sens large du terme, c'est-à-dire en incluant l'information d'arrière plan).

Nous pouvons donc parler du 'sens littéral' en termes du sens qu'a la phrase qu'on énonce quand elle est dite sans intention supplémentaire ou distincte visant à exprimer autre chose que ce que les mots veulent dire. « En réalité, l'expression de 'sens littéral' fait pléonasme ; une phrase n'a jamais que le sens qu'elle a (ce que O. Ducrot et J.-C. Anscombre appellent sa « signification »). […] Ainsi « littéral », rigoureusement parlant, qualifie l'*énonciation* et non le *sens* de la phrase. […] (J. Searle, 1982 : 21)

Searle considère que la notion de sens littéral d'une phrase n'a d'application que par rapport à un ensemble d'assomptions contextuelles ou d'arrière plan. Il critique l'hypothèse que le sens littéral d'une phrase pourrait être le sens qui lui appartient dans le 'contexte zéro' ou dans le 'contexte nul'. Le sens littéral de la phrase est à distinguer de ce qu'elle signifie pour le locuteur, parce que le sens de l'énonciation de celui-ci peut être (tout à fait) différent du sens littéral de la phrase. Parfois le sens de la phrase change en fonction du contexte de l'énonciation littérale. Par exemple, l'affirmation « J'ai faim » peut s'avérer fausse si elle est énoncée par quelqu'un d'autre ou par la même personne dans d'autres circonstances. Il y a une différence entre ces phrases dites indexicales et une phrase du type « La neige est blanche » en ce que dans le cas de cette dernière, les conditions de vérité ne changent pas en fonction du contexte de l'énonciation. Le sens littéral d'une phrase est donc celui qu'elle possède prise hors de tout contexte. C'est pourquoi J. Searle considère que « Les phrases ont un sens littéral. Le sens littéral d'une phrase est entièrement déterminé par le sens des mots (ou morphèmes) qui le composent et par les règles syntaxiques suivant lesquelles ces éléments sont combinés. Une phrase peut avoir plus d'un sens littéral (ambiguïté), ou bien son sens littéral peut être défectueux ou ininterprétable (non-sens) » (J. Searle, 1982 : 167-168).

2.2. L'intention de *dire*

Si le sens littéral se veut constant et hors contexte, dans ce sous-chapitre nous nous proposons de montrer que le fait de prendre en considération les conditions de production/réception d'un énoncé [7] (plutôt que d'une 'phrase') pourrait apporter de nouveaux et pertinents traits au fonctionnement et à la logique du 'sens'.

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)

A côté du sens littéral nous voulons insister sur l'*orientation* vers l'interlocuteur/lecteur de ce que le locuteur a à dire. A ce propos, nous revenons sur la définition du sens (autre que 'littéral') pour dire qu'il consiste en « l'intention de produire un effet sur l'auditoire (lecteur - notre mention) par le biais de la reconnaissance de cette intention […]. » « Cette intention se règle elle-même sur l'usage conventionnel de la phrase. » (J. Searle, 1982 : 25). En d'autres mots, le concept de sens renvoie à l'orientation par le locuteur d'un message vers le lecteur ou l'auditeur, ce que J. Searle appelle 'le vecteur locuteur-auditeur'. Cela va de pair avec la conviction de A. Greimas selon laquelle « Le sens ne signifie donc pas seulement ce que les mots veulent bien nous dire, il est aussi une direction, c'est-à-dire, dans le langage des philosophes, une intentionnalité et une finalité. » (A. Greimas, 1970 : 15)

Nous venons de parler des relations s'établissant entre phrase, signification, sens, etc. Nous voulons dans un second temps, envisager une 'méthodologie' de travail où nous expliquerons de quel angle nous traiterons ces relations et la place que chacune des notions antérieurement énumérées occupe dans ce système d'interdépendance.

Pour ce qui est de la phrase, O. Ducrot la considère comme « entité linguistique abstraite […], un ensemble de mots combinés selon les règles de la syntaxe, ensemble pris hors de toute situation de discours, […] .» (O. Ducrot, 1980 : 7)

Attribuer une valeur sémantique à une phrase veut dire lui attribuer une signification et c'est à partir de la signification qu'on pourra prévoir le sens qu'aura son énoncé dans diverses situations d'emploi. La seule façon de justifier la description sémantique d'une phrase c'est dont de montrer que cette description permet de calculer, étant donné une situation de discours particulière, le (ou les) sens attribuable(s) à l'énoncé de cette phrase dans cette situation.

Puisque nous avons parlé de la 'phrase', il convient de parler du 'mot' aussi. Ce dernier, en tant qu'entité linguistique abstraite, ne collabore au sens de l'énoncé qu'indirectement, en se combinant aux autres mots pour constituer la signification de la phrase. C'est la signification qui, vu la situation de discours, produit le sens de l'énoncé. Dans ces conditions, pour fonder la 'caractérisation sémantique' d'un mot il faut, en premier lieu, montre que cette signification, « coopérant avec celle attribuée aux autres mots d'une phrase permet de prévoir la signification de la phrase qui […] n'a d'autre fonction que d'expliquer, compte tenu des conditions particulières d'emploi, le sens de l'énoncé. » (O. Ducrot, 1980 : 9)

Tout en avançant dans la clarification du rapport entre la signification (du mot ou de la phrase) et le sens (de l'énoncé), O. Ducrot tient à faire une précision qui concerne la non-équivalence du 'sens littéral' (dont noud parlions plous tôt) et de la signification. Car le sens littéral, comme nous avons déjà vu, serait un élément sémantique minimal qui serait contenu dans le sens de tous les énoncés d'une même phrase, une sorte de composant, d'ingrédient commun, auquel chacun d'eux ajouterait seulement tel ou tel 'assaisonnement particulier' dû à ses conditions d'emploi alors que la signification n'est pas un constituant du sens de l'énoncé, mais lui est au contraire un 'complément hétérogène'. Elle contient des instructions (dont nous avons parlé en tant qu''intention' ou 'orientation') données à ceux qui devront interpréter un énoncé de la phrase, leur demandant de chercher dans la situation de discours [8]. tel ou tel type d'information et de l'utiliser de telle ou telle manière pour reconstruire le sens visé par le locuteur. Il résulte de cela que la signification d'une phrase n'est pas quelque chose de communicable, elle n'est pas quelque chose « qui puisse se dire : on arrive […] à se faire comprendre avec des énoncés : il n'est même pas question d'essayer de se faire comprendre avec des phrases. » (O. Ducrot, 1980 : 12) On attribue donc une signification à une phrase parce que cela aide à comprendre pourquoi ses énoncés prennent un sens dans une situation d'emploi donnée, parce que nous devrions considérer la phrase comme donnant à celui qui interprète l'énoncé l'instruction de chercher (vu la situation du discours) la conclusion visée par le locuteur. En parlant donc de l'hypothèse que la signification d'une phrase contient (ou est 'douée' de) l'indication qui mène à remplir les vides en vue d''obtenir' le sens d'un énoncé et contient aussi l'indication d'un large éventail de possibilités quant à la façon de les remplir, « cette signification […] doit *inciter* l'analyse de textes à imaginer les multiples variations

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)

possibles du sens. Et cette invitation à l'invention sémantique constitue justement pour moi un des principaux apports de la linguistique à l'analyse de discours ». (O. Ducrot, 1980 : 18)

CONCLUSION

Chaque signe (= « mot ») présente un sens et une référence : un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation. Le sens du signe est « le mode de donation de l'objet », alors que la phrase possède un sens et une référence elle aussi ; la référence est ce qu'elle *dénote*, à savoir un état (ou une valeur) de vérité, et ce qu'elle exprime comme sens est une pensée.

REFERENCES :

[1]. Selon G. Frege, un signe st défini comme tout nom, mot, combinaison de mots, ou toute expression qui peut être utilisée pour designer un objet. Le sens d'un signe est à distinguer de l'objet auquel le signe (se) réfère.
[2]. La pensée est le 'mode de donation' de ce qui peut être vrai ou faux, c'est-à-dire la proposition.
[3]. Métalinguistique : qualifie toute activité de réflexion sur le fonctionnement même du système de la langue, ainsi que les processus de contrôle conscients de l'activité linguistique. Le mot *nom* peut être utilisé de façon métalinguistique. Par exemple, *nom* désigne tantôt le mot par lequel on appelle une personne : le mot *nom* fait partie de l'onomastique dans « Ce nom ne m'est pas étranger. » ou « Quel est votre nom de famille ? » mais quand *nom* désigne la nature grammaticale d'un mot, comme par exemple dans « en français, le nom précède en général le verbe », le mot *nom* est un terme métalinguistique.
[4]. Le métalangage renvoie au langage qui sert à parler d'une langue, à la décrire. La grammaire, par exemple, fait partie du métalangage. Dans la phrase : « *Pierre* est complément d'objet direct du verbe », on utilise le métalangage, puisqu'on utilise la langue pour parler de la langue.
[5]. Tout discours est le produit de l'interaction de deux individus socialement organisés. P. Ricœur soutient que « Le discours est la contrepartie de ce que les linguistes appellent système du code linguistique. Le discours est l'événement de langage. » (1986 : 206). Seul le discours – dit-il – et non la langue, s'adresse à quelqu'un. C'est là le fondement de la communication.
[6]. En linguistique, communication et en sociologie, le **contexte** est l'un des facteurs de la communication, qui influe sur le sens d'un message (comme une phrase) et sur sa relation aux autres parties du message (tel un livre). Il correspond à l'environnement dans lequel la communication a lieu, et à n'importe quelles perceptions de l'environnement général qui peuvent être associées à la communication. Ainsi, le contexte est le "cadre" de perception à travers lequel on émet ou on reçoit un message.
[7]. Un énoncé est l'unité linguistique fondamentale de la plupart des analyses modernes en linguistique et en philosophie du langage. Il se distingue de l'acte d'énonciation, qui est le fait de produire un énoncé dans un cadre de communication précis. D'autre part, selon le sens que l'on donne à ce terme, on peut le distinguer d'une proposition logique, qui serait formulée par celui-ci: l'énoncé est alors partie du langage naturel, et l'on peut le reformuler dans un langage formel (par exemple en utilisant le calcul des prédicats). A l'inverse, l'énoncé se distingue d'une phrase grammaticale, en ce qu'il constituerait l'entité abstraite qui serait signifiée par cette phrase. La linguistique s'intéresse ainsi à l'énoncé en tant que tel, tandis que la linguistique pragmatique insiste sur l'acte d'énonciation. La linguistique s'intéresse aux structures du langage, tandis que la pragmatique insiste sur la parole singulière.
[8]. Dans une 'situation de discours' il y a, selon O. Ducrot, (*Les mots du discours*, 1980), notamment toutes les croyances et les intentions des interlocuteurs ; selon celles que l'on prend en compte et celles que l'on néglige pour interpréter un énoncé, on fait varier la lecture autant qu'on veut.

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)

BIBLIOGRAPHIE :

1. DUCROT, O., 1980, ***Les mots du discours***, Minuit, Paris;
2. FREGE, G., 1994, ***Ecrits logiques et philosophiques***, Le Seuil, Paris;
3. GREIMAS, A. J., ***Du sens. Essais sémiotiques***, Editions du Seuil, Paris;
4. MEYER, M., 1982, ***Logique, langage et argumentation***, Hachette, Paris;
5. RICŒUR, P., 1986, ***Du texte à l'action. Essais d'herméneutique***, II, Seuil, Paris;
6. RUSSELL, B., 1950, ***Logic and Knowledge***, Allen & Unwin, London;
7. SEARLE, J., 1982, ***Sens et expression***, Minuit, Paris, 248 p.;
8. WITTGENSTEIN, L., 2001, ***Tractatus logico-philosophicus***, trad. Gilles-Gaston Granger, Gallimard, Paris.

BDD-A20405 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-11-11 03:31:36 UTC)